

La vérité

La définition rigoureuse de la notion de vérité implique l'étude d'une situation la faisant directement intervenir. L'énigme des deux portes est un problème qui articule une définition précise de la notion de vérité, la vérité correspondance. Le principe de cette énigme est de mettre celui auquel elle est posée face à deux personnages dont l'un ment et l'autre dit vrai, il doit identifier chacun d'entre eux. La solution consiste à poser une question composée à chaque interlocuteur. Chacun est interrogé non pas sur la réponse juste, mais sur ce que répondrait l'autre s'il était interrogé. Le joueur appuie sa démarche sur le fait qu'une proposition fausse se référant à elle-même établit une vérité. Ainsi, même si les deux personnages mentent, leurs réponses à cette question composée pointeront toutes deux vers la vérité. Or, il en va de même dans le cas où tous deux disent vrai. Ainsi, le faux composé équivaut au vrai composé par l'identité entre les composantes, qui lui-même équivaut au vrai simple.

La confirmation de cette hypothèse est obtenue par l'analyse concrète du cas proposé par l'énigme, dans lequel l'un des interlocuteurs ment tandis que l'autre dit vrai. Lorsque chaque interlocuteur est questionné sur la réponse de l'autre plutôt que sur sa réponse, alors la relation obtenue s'écrit $V(F) = F(V) = F$. C'est-à-dire que, puisque l'un des interlocuteurs dira vrai et que l'autre mentira, alors l'interlocuteur honnête dira vrai sur le fait que l'autre mentira ($V(F)$) et inversement ($F(V)$). Textuellement cela se traduit par la proposition suivante « le faux vrai comme le vrai faux, retournent tous deux le faux ». Ici, celui auquel l'énigme est posée est alors orienté vers l'alternative fausse, sur sa base de laquelle il peut déduire l'alternative vraie par exclusion. Selon le même raisonnement, $F(F) = V(V) = V$, soit la proposition suivante « le faux faux comme le vrai vrai, retournent tous deux le vrai ». Cette égalité stipule que si la question composée était posée à chaque interlocuteur non pas sur la réponse de l'autre mais sur sa propre réponse (*que répondrait-tu si l'on t'interrogeait sur la bonne réponse*) alors le joueur serait directement orienté vers la réponse vraie que l'interlocuteur soit menteur ou honnête. Cette analyse montre que le caractère vrai ou faux d'une proposition ne dépend pas du statut, mais de la relation qui existe entre les statuts, établissant qu'il soit possible d'obtenir la vérité depuis une base fausse. C'est l'identité ou la différence entre les statuts, qui définit le caractère « vrai » d'une proposition, au-delà des statuts eux-mêmes.

En s'appuyant sur les questions composées, alors que l'énigme donne le droit de poser une question à chaque interlocuteur, il n'est même pas nécessaire de le faire, une seule question à un seul interlocuteur suffit à obtenir la solution, en orientant la question composée sur sa propre réponse plutôt que sur celle de l'autre. Cette méthode est même plus simple puisque le joueur sera dans les deux cas, directement orienté vers la solution et n'aura même pas à la déduire par élimination. Qu'il s'agisse d'un menteur ou d'un honnête personnage, la composition de la question et la constance de son statut (*menteur ou honnête*) pointera toujours vers la solution juste, en vertu de la vérité comme relation (*de correspondance*) et non comme objet.

Si avant d'être interrogé sur l'énigme, l'interlocuteur déclare qu'il dira vrai tout en mentant sur la question, ou inversement déclare qu'il mentira tout en disant vrai lorsque la question lui est posée, la constance du statut (*menteur ou honnête*) de l'interlocuteur n'étant pas constatée, les développements présentés ci-dessus cessent de s'appliquer à l'énigme pour s'appliquer à l'interlocuteur lui-même. La relation $V(F) = F(V) = F$ concerne alors l'interlocuteur lui-même qui, peu importe qu'il soit honnête ou menteur face à la question, reste synthétiquement un menteur eu égard à la variabilité de ses affirmations. Il n'est pas possible à ce titre de lui faire confiance, le jeu est donc caduc. On ne peut faire confiance à un menteur qu'à condition qu'il mente avec constance. Sa constance sert alors de repère qui dirige vers le vrai, il devient un interlocuteur honnête. Ainsi, le menteur n'est pas celui qui ment, mais celui qui alterne mensonge et vérité. Combien même un interlocuteur n'aurait jamais menti, il suffit qu'il le fasse une unique fois pour permettre la synthétisation de toutes les fois où il a dit vrai en le seul statut « vrai » et le seul mensonge qu'il n'aura jamais proféré en le statut « faux » retournant à la relation $V(F) = F(V) = F$, faisant de lui définitivement un menteur.

Description de la vérité

L'étude de l'énigme des deux portes montre que la notion de vérité n'est pas objet mais une relation entre deux ou plusieurs objets. La relation $F(F) = V(V) = V$ met en évidence que la vérité procède d'une correspondance entre les composantes. Cette correspondance est une relation. Dès lors en tant que relation, dire de la vérité qu'elle est une correspondance entre le signifiant et le signifié, c'est formuler une règle d'application. Auquel cas, la juste formulation décrit une correspondance entre une règle et une application. Dans le cadre de cette formulation générale, la correspondance entre un signifiant et un signifié apparaît comme un cas particulier d'une structure plus vaste, qui admet en son sein, des cas où le signifiant diffère du signifié, pourvu que la correspondance entre l'application et la règle soit maintenue. C'est par cette liberté, permise par la prise en



considération de la règle, que le langage est rendu possible. Seulement et dans un tel contexte, une relation peut basculer du statut vrai vers le statut faux si la règle varie. Or constater la variation d'une règle c'est d'abord constater la règle qui varie. Lorsque la règle de l'association est identifiée, alors la vérité qu'elle incarne est qualifiée de vérité relative.

Aussi, La correspondance entre la règle et l'application, fait chaque terme de celle-ci correspondre à la règle. Chaque terme de l'application est donc toujours vrai depuis la perspective de la règle. Par exemple depuis la perspective de la règle le vrai est le « vrai vrai » et le faux le « vrai faux ». Mais encore, plusieurs applications peuvent procéder d'une même règle. Quelles qu'elles soient, depuis la règle, elles sont toujours vraies. La règle est donc une vérité fondamentale à toute application.

Une application procède d'une définition, c'est-à-dire de l'identification de ce qu'elle « est » et ce qu'elle « n'est pas » conformément à la règle. De ce qu'elle « n'est pas », une application est donc une contradiction de toutes les autres. Seulement et parce que depuis la règle elle est toujours vraie, comme les autres, ce qu'une application « n'est pas » est aussi vrai depuis la règle que ce qu'elle « est ». Depuis la règle ce qu'une application n'est pas revient à ce qu'elle est. L'accès à la règle montre en quoi ce qu'une application « n'est pas » n'est que l'effet d'une ignorance portant sur sa dissimulation à priori. L'accès à la règle permet ainsi d'unifier les applications, donc de résoudre les contradictions.

La contradiction

La contradiction ne réside pas dans la considération de termes s'excluant mutuellement, mais dans la tentative de les unifier autrement que par la règle qui les gouverne. Deux termes apparemment contradictoires, ne le sont jamais pourvu qu'ils restent dissociés entre eux. La cohérence entre deux éléments d'une contradiction est assurée dans sa forme unifiée par la règle et par la dissociation lorsque la règle est inaccessible. L'accès à la règle, garanti l'accès à la solution de la contradiction, c'est-à-dire à son unification.

La vérité absolue

S'intéresser à la vérité absolue, c'est s'intéresser à la règle unique qui rend vraie n'importe quelle application de manière absolument universelle. Dès lors, tant qu'il persiste au moins une contradiction non résolue, la vérité absolue reste hors de portée du savoir. Si la vérité absolue devait se révéler il ne subsisterait plus aucune contradiction et le monde apparaîtrait alors dans sa forme unifiée. Ce qui est empiriquement non-vérifié.

Or le néant est caractérisé par l'absence absolue. Puisqu'il renvoie à l'absence absolue comme propriété, le savoir portant sur lui se réduit à sa définition. Celle-ci le place, pour lui donner une consistance, comme antithèse de l'être. Le néant est donc objet de savoir. Puisque la vérité absolue n'est pas objet de savoir alors, elle ne retourne pas le néant. Ni néant, ni savoir, la vérité absolue est dissimulée. L'ignorance de tout objet retourne l'ignorance comme objet. L'aptitude à se poser comme solution à toute contradiction de la vérité absolue se transpose sur l'ignorance générée par sa dissimulation. Par la singularité rendue possible par sa dissimulation, la vérité absolue assure la correspondance stricte de toute règle et de toute application.

La conception du néant comme antithèse de l'être, procède de la dissimulation de la vérité absolue comme solution à cette contradiction. Puisque par sa dissimulation, la vérité dissocie le néant de l'être par la définition et le place comme antithèse de ce dernier. Cependant, la vérité absolue unifie les contradictions en une singularité cohérente, depuis la perspective de l'absolu, le néant revient à l'être. Leur caractère antithétique provient de la dissimulation de la vérité. La validité de ce résultat consiste à montrer que la considération du néant comme antithèse de l'être est une illusion, puisque le néant excluant toute chose y compris lui-même, il retourne nécessairement à l'être. Autrement, il n'est possible de concevoir le néant que depuis l'être. L'être est le néant ne sont donc que deux perspectives, donc composantes, de la vérité absolue.

